
HOMÉLIE IX.

DAVID BÉNISSANT LES HABITANS DE JABÉS.

1.^{re} HOMÉLIE SUR 2 SAM. II, 1-7.

Or il arriva après cela que David consulta l'Éternel, en disant : Monterai-je en quelqu'une des villes de Juda ? Et l'Éternel lui répondit : Monte. Et David dit : En laquelle monterai-je ? Il répondit : A Hébron. David donc monta là avec ses deux femmes, Ahinoham qui étoit de Jisréhel, et Abigaïl qui avoit été femme de Nabal, lequel étoit de Carmel. David fit remonter aussi les hommes qui étoient avec lui, chacun avec sa famille, et ils demeurèrent dans les villes de Hébron. Et ceux de Juda vinrent, et oignirent là David pour roi sur la maison de Juda. Et on fit rapport à David, en disant : Les hommes de Jabés de Galaad ont enseveli Saül. Et David envoya des messagers vers les hommes de Jabés de Galaad, et leur fit dire : Bénis soyez-vous de l'Éternel de ce que vous avez fait cette

gratuité à Saül notre Seigneur, de l'avoir enseveli. Que maintenant donc l'Éternel veuille user envers vous de gratuité et de vérité ; de ma part aussi je vous ferai du bien , parce que vous avez fait cela. Et maintenant que vos mains se fortifient , et soyez hommes de cœur , car Saül votre Seigneur est mort , et la maison de Juda m'a oint pour être roi sur eux.

LE choix que l'Éternel avoit fait du fils d'Isaï pour monter un jour sur le trône d'Israël ne sembla d'abord pour lui qu'une vocation de souffrances. A peine Saül l'a-t-il approché de sa personne, que cette héroïque valeur, ces qualités brillantes qui le rendoient aimable à tous les yeux, enflamment sa jalousie. Au lieu de respecter en lui le caractère de l'oint du Seigneur, sa fureur s'en irrite, il le persécute avec acharnement, il lui dresse mille pièges divers ; il le réduit à s'exiler pour mettre en sûreté sa vie. Proscrit, fugitif, David se voit ravir l'épouse, prix de sa valeur. Il erre dans les déserts, dans les forêts, avec les compagnons de sa fortune, souvent près d'éprouver les horreurs de la famine. Il voit, quel trait pour un cœur comme le sien ! il voit des amis généreux périr victimes des secours

qu'ils lui donnent dans sa détresse. Enfin, ce qui ne dût pas lui sembler moins douloureux, il est forcé de chercher un asilé chez les ennemis de sa patrie, chez une nation idolâtre où, suivant ses touchantes expressions: *Il soupiroit après les autels de son Dieu, comme le cerf altéré brame après les eaux courantes* (1). S'il n'eût été qu'un ambitieux, si la piété n'eût pas été bien affermie dans son âme, sa foi, sa confiance au Seigneur auroient sans doute chancelé, et la fidélité qu'il devoit à son roi n'eût pu résister à de telles épreuves.

Aujourd'hui la scène change : son persécuteur n'est plus : l'accès au trône lui est ouvert. Dans cette nouvelle carrière sa vertu se soutiendra-t-elle? Ne se laissera-t-il point surprendre au piège de la prospérité? Dans ces instans de trouble, de désordre, effet naturel d'un changement de fortune, l'orgueil ne se glissera-t-il point dans son âme? Non, M. F., si du moins nous pouvons en juger par ses premières démarches. Venez le voir déployer encore les mêmes vertus qui l'ont distingué jusqu'ici. Heureux ce prince, s'il se montre toujours tel que nous allons vous le présenter! Heureux nous-mêmes, si, en admirant son exemple, nous apprenons à l'imiter! Ainsi soit-il.

(1) Ps. XLII, 2.

David vient d'apprendre la fin tragique de Saül et de ses fils. Saisi de douleur, il déchire ses habits, suivant l'habitude des Hébreux. Dans les premiers transports de l'affliction, il pleure son cher Jonathan; il pleure les braves tombés sous les coups des Philistins; il pleure Saül lui-même; il punit le jeune Amalécite qui se van-
toit de lui avoir aidé à terminer ses jours; puis il donne un libre cours à ses regrets et soulage sa douleur, en célébrant les qualités aimables de l'ami qu'il a perdu, et les vertus guerrières du monarque infortuné.

Mais enfin ne pensera-t-il point à lui-même? ignore-t-il qu'il doit profiter de la circonstance; qu'il ne faut pas laisser aux partisans de Saül le loisir de lui chercher un successeur dans sa famille; qu'il est temps de se montrer, de faire valoir son droit à la couronne, qu'il s'agit en un mot, de prévenir ses rivaux, de réunir et de fixer en sa faveur tous les esprits?

Telle eût été sans doute la première pensée d'un enfant du siècle. Tout occupé de la perspective qui s'offroit à ses regards, de l'espérance qui brilloit à ses yeux, avec quel zèle, avec quelle ardeur infatigable il eût saisi l'instant favorable! Plus de paix, plus de repos jusqu'à ce qu'il eût concerté ses mesures et qu'il en eût assuré le succès.

Mais un cœur religieux a d'autres vues, une autre prudence. David est plus effrayé qu'ébloui du changement de sa situation : les malheurs et les égaremens de son prédécesseur se retracent à sa mémoire ; il se rappelle que ce prince, dans sa jeunesse fut comme lui, distingué par le choix du Seigneur ; qu'il s'est corrompu par l'orgueil du rang suprême ; qu'il s'est perdu par sa déobéissance aux ordres du Ciel, par une folle confiance aux vains raisonnemens de la sagesse humaine. Saisi de crainte à cette pensée, il tourne ses regards vers son Dieu ; son premier mouvement est de l'implorer ; il lui demande avec frémissement la grâce de lui être toujours fidèle, et loin de se précipiter dans la carrière qui s'ouvre devant lui, il appréhende d'y faire un seul pas sans être guidé par une lumière céleste. *Il consulte l'Éternel.* Ce n'est pas qu'il ignore ou qu'il veuille négliger les précautions nécessaires, les mesures que peut indiquer la raison. La tribu de Juda l'a vu naître dans son sein : il y compte des amis ; rien ne paroît plus convenable que de les rassembler au plus tôt, et de les faire agir. David le sait, mais ce qu'il sait mieux encore, c'est qu'avant tout, il faut s'adresser à Dieu, et qu'appelé au trône par lui, il ne doit agir que par ses directions. Il lui soumet donc ses propres idées avec un entier abandon de lui-

même, et sur un point où il s'agit d'une couronne, il attend sa réponse avec calme et résignation.

Que ne doit pas espérer Israël d'un prince qui joint aux qualités brillantes du héros, la simplicité du fidèle! Ah! sans doute son règne sera glorieux et prospère, il laissera un long souvenir dans la mémoire des peuples, et d'âge en âge on le proposera pour modèle. L'Éternel parle à David, approuve ses projets, et même lui désigne la ville où il doit aller.

Plein de confiance dans les promesses du Seigneur, David se rend à Hébron, suivi de sa famille et de tous ceux qui ont partagé ses infortunes. Il est reçu aux acclamations du peuple. Celui qui tient les cœurs en sa main les avoit disposés en sa faveur. Bientôt les principaux de Juda viennent lui offrir la couronne et l'en mettre en possession par une onction solennelle, avertis sans doute qu'il se forme un parti pour les descendans de Saül, et qu'il faut se hâter d'assurer le sceptre au fils d'Isaï.

Je passe rapidement sur ces objets; mais frappé d'une idée principale, je m'étois proposé de vous en occuper particulièrement; je m'étois proposé de vous entretenir du grand exemple que nous donne David consultant l'Éternel et du devoir qui nous est encore imposé à cet égard; mais les développemens qu'exige un sujet si important

et si délicat, la nécessité d'y apporter les restrictions convenables, de le mettre à l'abri des objections de l'impie et des abus de l'enthousiaste, tous ces détails excéderaient les bornes de ces exercices. J'y reviendrai dans un autre discours, s'il plaît au Seigneur, et je me hâte de reprendre l'explication de mon texte.

A peine David est-il monté sur le trône qu'il se montre digne du choix de l'Éternel. On lui rapporte que les habitans de Jabés ont enlevé le corps de Saül, l'ont arraché, pour ainsi dire, aux Philistins qui l'avoient suspendu avec ignominie aux murs de Bethsan, et lui ont rendu les honneurs de la sépulture avec de grandes démonstrations de tristesse.

C'étoit un devoir imposé par la reconnoissance : Saül avoit été leur libérateur. Il est beau de les voir donner l'essor à ce sentiment avec tant d'énergie au moment où leur bienfaiteur ne peut plus rien pour eux. Hélas ! à cette heure où l'affection veille autour du lit de mort des particuliers, les yeux des rois, avant de se fermer, voient souvent s'éloigner la foule intéressée qui les environnoit. Plus constans dans leur fidélité les habitans de Jabés, au lieu de courir adorer l'astre nouveau qui se lève sur la Judée, ne pensent qu'à payer la dette de la reconnoissance et rendre les derniers devoirs aux restes insensibles d'un prince malheureux.

Mais quel jugement faut-il porter sur ceux qui firent ce rapport à David? Etoient-ils du nombre de ces hommes vils qui assiègent les riches et les grands, épient les mouvemens de leur cœur pour flatter lâchement leurs foiblesses, et croient bien mieux assurer leur crédit en faisant alliance avec leurs vices, qu'avec leurs vertus, en les excitant à faire le mal, qu'en leur présentant l'occasion de faire le bien? Sans doute il n'est que trop de personnes de ce caractère. On peut même dire, à la honte du genre humain, qu'il n'est pas toujours besoin d'être riche ou grand pour rencontrer de lâches amis, d'odieux flatteurs qui, sans autre intérêt que celui du mal, versent du fiel dans les âmes par leurs rapports envenimés, font métier d'attiser les haines et les ressentimens, *sèment la discorde*, suivant l'expression de l'Écriture, et *sont en abomination à l'Éternel* (1); mais la générosité naturelle à David étoit trop bien connue; l'étroite amitié qui l'unissoit à Jonathan, l'intérêt qu'un si tendre souvenir lui faisoit prendre à la maison de Saül, la pitié qu'il avoit éprouvée pour les malheurs de ce prince, ses regrets, sa douleur, avoient trop éclaté aux yeux de ceux qui l'entouroient, pour qu'on puisse leur supposer le

(1) Prov. VI, 16. 19.

dessein ou l'espérance de réveiller en lui des souvenirs amers, d'exciter sa jalousie, de lui rendre suspects les habitans de Jabés. Croyons plutôt que les auteurs de ce rapport étoient eux-mêmes des hommes droits et sensibles capables d'apprécier les belles actions, qui, frappés de la généreuse hardiesse des Jabésites, se hâtent de la faire connoître à celui qui peut la récompenser.

Et voilà, M. F., un exemple digne de nous occuper. Si la modestie sied à l'homme de bien; s'il doit chercher non à le paroître, mais à l'être en effet; s'il doit agir pour plaire à Dieu et non pour être vu des hommes, c'est à ceux qui l'environnent à lui ôter le voile dont il se couvre, à lui assurer la gloire à laquelle il ne prétendoit pas. L'indice le plus sûr d'une belle âme, c'est peut-être l'empressement à publier les belles actions, du moins quand on le fait avec naturel, avec impartialité, avec désintéressement. J'aime à reconnoître que cette disposition n'est point rare parmi nous : en général nous nous plaisons à vanter un procédé noble, un trait de courage, de probité, de bienfaisance; mais en supposant que le désir de fixer l'attention, d'exciter l'intérêt, de nous faire valoir nous-mêmes, n'entre pour rien là-dedans, il faut convenir qu'en ces occasions il s'agit le plus souvent de personnes distinguées par le rôle qu'elles jouent ou la ré-

putation dont elles jouissent. Il n'est pas bien certain que nous tinssions la même conduite vis-à-vis d'un inconnu, surtout d'en ennemi, d'un homme qui auroit professé des opinions opposées, soutenu un parti contraire au nôtre. Tel est cependant le cas des habitans de Jabés à l'égard de ceux dont parle notre texte. L'ami sincère de la vertu ne fait point acception de personnes : il la reconnoît, il l'admire partout où elle se montre ; il s'attache de préférence à la démêler dans l'obscurité, à la tirer de l'ombre pour la produire au grand jour. Ainsi l'homme vraiment généreux s'honore sans le savoir ; il ne songe qu'à rendre hommage à l'auteur d'une bonne action, et en se montrant animé du même feu qui la produisit, il s'associe à sa gloire ; il prouve en quelque sorte que pour en faire une semblable, il ne lui a manqué que l'occasion.

Et quel avantage ne tireroit pas la société de cette noble ardeur à découvrir, à louer le vrai mérite ! On entretiendroit ainsi parmi les hommes le doux sentiment de la bienveillance ; on feroit renaitre dans les cœurs cette aimable confiance si nécessaire pour vivre en société ; on ranimeroit les âmes honnêtes si souvent découragées et flétries par le spectacle du vice ; on contrebalanceroit peut-être l'exemple des méchans ; on arrêteroit peut-être leur audace, en les forçant

d'opposer la gloire de l'homme de bien à l'infamie dont ils se couvrent eux-mêmes ; on entraîneroit du moins ceux qui pour reconnoître et pour aimer la vertu, ont besoin qu'elle soit parée de tous ses attraits, et que nous la placions, pour ainsi dire, sur un char de triomphe. On feroit mieux encore ; on exciteroit puissamment l'émulation des hommes droits et sensibles ; on enflammeroit d'une ardeur généreuse la jeunesse si susceptible de ces heureuses impressions : ce seroit le moyen de faire pour elle une école salutaire de ces conversations si souvent fatales à l'innocence ; en un mot, on sèmeroit la vertu, et chaque belle action deviendroit peut-être le germe d'une action plus belle encore.

Mais c'est surtout à ceux qui par leur fortune ou leur crédit peuvent le récompenser ou le servir, qu'il faut faire connoître l'homme vraiment vertueux. Vous qui les entourez, au lieu de les amuser ou de les fatiguer par de frivoles et d'insignifiants récits, fixez leurs regards sur la vertu modeste et malheureuse. Racontez-leur les traits intéressans de la probité à l'épreuve, de la piété filiale, de l'amour fraternel. Parlez-leur de cette famille réduite à la misère par sa fidélité à remplir ses engagements ; de cette jeune personne indigente qui résiste à la séduction, et consume ses forces pour faire vivre les auteurs de ses

jours. La charité vous apprendra l'art de choisir le moment, de vous arrêter ou de poursuivre ; elle animera vos discours ; en faisant répandre des bienfaits , vous obligerez à la fois celui qui peut les dispenser et ceux qui en seront l'objet ; vous vous associerez au plus beau privilège de l'opulence ou du pouvoir.

David ne laisse pas échapper l'occasion de l'exercer ce privilège. A peine est-il informé de l'action généreuse des Jabésites , qu'il les fait assurer de son estime et de sa bienveillance.

La politique, il est vrai , s'est plus d'une fois revêtue de ces beaux dehors. On a vu de grands hommes payer un tribut d'éloges et de larmes à la mémoire d'un ennemi dont ils avoient désiré la perte , et pleurer mort celui qu'ils auroient combattu vivant. Mais la conduite soutenue de David , son respect pour les jours de Saül , la douceur , la générosité constante dont il avoit usé envers ce prince , donnent un tout autre prix aux témoignages de sa douleur, et en attestent la sincérité.

Que l'Éternel vous bénisse. De ma part aussi je vous ferai du bien. Remarquez qu'il joint une promesse aux vœux qu'il forme , et qu'il se distingue ainsi de ceux qui ne paroissent souhaiter du bien que pour se dispenser d'en faire. Dans ces premiers momens où la couronne

n'étoit pas encore affermie sur sa tête, il ne pouvoit donner à ceux qu'il vouloit récompenser des marques plus réelles de son affection ; il fait du moins tout ce qui est en son pouvoir ; il applaudit à leur courage , à leur sensibilité ; il s'engage à se montrer leur bienfaiteur ; il s'annonce comme le vengeur de Saül , et les invite à se joindre à lui pour repousser le Philistin superbe, oppresseur du prince qu'ils regrettent et leur ennemi commun.

Remarquez encore la manière dont il s'exprime. *Que l'Éternel vous bénisse* , leur dit-il. Voilà le vœu qui comprend tous les vœux. Que pouvons-nous, hélas ! pour ceux dont nous désirons le bonheur, si ce n'est d'en remettre le soin à l'Être tout sage et tout puissant ? *Que l'Éternel vous bénisse*. Voilà le vœu qui porte l'expression naïve du sentiment et de la sincérité. Le voilà tel qu'il sort du cœur.

Voilà le vœu que nous formons pour l'homme dont nous entendons vanter les vertus ou dont la situation nous intéresse. *Que l'Éternel le bénisse*.

Voilà le vœu que le pauvre forme pour son bienfaiteur, lorsque immobile sur le seuil de sa chaumière, il le suit des yeux tandis qu'il s'éloigne. *Que l'Éternel le bénisse*.

Voilà le vœu que forme un père pour ses enfans lorsque, forcé de s'en séparer, il les presse contre

son sein. Ses yeux s'élèvent vers le ciel après s'être reposés sur eux, et sa bouche prononce d'elle-même ces paroles : *Que l'Éternel les bénisse.*

Voilà le vœu que Dieu lui-même voulut que Moïse lui adressât en faveur de son peuple. Voilà la bénédiction sacerdotale qui de ces temps anciens est venue jusqu'à nous, et que jusqu'à la fin des siècles, les Ministres de Jésus-Christ prononceront sur son Église.

Voilà le vœu qui est sur nos lèvres et dont nous ne pouvons retenir l'expression dans ce jour solennel (1), à la pensée de l'Europe en deuil, de l'Europe ébranlée jusque dans ses fondemens, à la pensée de l'Église et de la patrie dont les intérêts sacrés nous émeuvent et nous agitent.

Que l'Éternel te bénisse, Église de Genève, qui subsistes encore au milieu de tant de ruines, qui jouis encore du calme après tant de secousses, qui vois encore tes enfans se rassembler dans le sanctuaire ! Lumignon fumant, que l'orage ne s'élève point contre toi ! Que le souffle empoisonné et méphitique de l'impiété n'achève pas d'éteindre ta clarté jadis si brillante et si

(1) Premier Janvier 1801. Cette conclusion fut faite pour servir d'inauguration au siècle 19.^e, que la loi de l'ère républicaine ne permettoit pas de célébrer plus ouvertement.

pure. ! Hélas ! n'oserions-nous porter plus loin nos vœux ? Dans un temps où la plus terrible expérience a démontré au genre humain la nécessité de la religion et ramené les esprits vers elle , où l'impie lui-même a frémi en voyant l'édifice social chancelant et le sol qui le porte mouvant sous ses pas ; dans un temps où ces Chrétiens d'une autre communion , que nous ne cesserons d'appeler nos frères , relèvent leurs autels abattus et célèbrent avec émotion leurs fêtes solennelles , où leur zèle se ranime et peut nous servir de modèle ; Église de Genève , serois-tu destinée à languir dans une honteuse apathie ? Église de Genève , jadis semblable à un flambeau placé sur un lieu élevé , métropole du Protestantisme et rivale de Rome , objet d'affection et d'estime pour une partie du monde Chrétien , et de jalousie pour l'autre , t'oublierois-tu toi-même ? Serois-tu pour toujours insensible aux grands intérêts qui te furent autrefois si chers ? Réduirois-tu tes Pasteurs à ne plus *travailler à l'œuvre du Seigneur qu'en gémissant* , et tes vrais amis à répandre des larmes de sang *sur les blessés à mort d'Israël* ? Ah ! s'il en est ainsi , qu'on les arrache ces pages glorieuses de ton histoire qui ne subsisteroient que pour notre ignominie ; que ton nom soit effacé de la mémoire des peuples. . . . Mais que dis-je ? Ah !
plutôt

plutôt *que l'Éternel te bénisse* ; qu'il ranime dans ton sein les étincelles mourantes de la foi et de la piété ; qu'il souffle en toi un esprit de vie ; qu'il te rende ton ancienne gloire , cette renommée de sainteté dont tu jouissois parmi les nations.

Que l'Éternel vous bénisse , vous tous , enfans de Genève ; vous surtout M. C. F. , qui vous réfugiez auprès du Seigneur dans les jours orageux de la vie , qui venez chercher auprès de Jésus la sagesse , la force et le repos de l'âme , aussi-bien que le pardon et la vie ; vous que la contagion n'a point atteints , qui conservez , comme en dépôt le flambeau de la foi , le feu sacré de la religion ! Puisse l'indifférence du grand nombre vous émouvoir à jalousie pour votre Dieu. Puissiez-vous le renouveler avec transport , avec énergie ce serment solennel : *Pour moi et ma maison , nous servirons l'Éternel , le Dieu vivant et vrai , le Dieu Sauveur* (1).

Petit troupeau ! vous êtes pour nous l'église , la patrie. *Que l'Éternel vous bénisse* ; qu'il augmente votre nombre ; qu'il redouble votre ardeur ; qu'il couronne vos efforts , qu'il récompense votre fidélité.

(1) JOS. XXIV, 15.

Que l'Éternel vous bénisse, vieillards, pères de famille, vous tous qui avez dépassé le milieu de votre carrière, vous dont l'âme a été froissée, l'imagination flétrie, la santé altérée par une longue suite d'années malheureuses ! Puissent celles qui vous sont réservées s'écouler paisiblement. Puissiez-vous, dégagés des illusions du monde par tant de chocs qui ont dû briser les liens qui vous attachoient à la terre, vous donner entièrement au Seigneur, et vous endormir un jour du sommeil du juste dans son sein paternel.

Que l'Éternel vous bénisse, jeunes gens, dont le sort à venir excite notre sollicitude et notre intérêt le plus tendre ! Instruits par des malheurs dont la trace n'est pas encore effacée, puissiez-vous n'oublier jamais que la religion est la seule garantie du bonheur des individus et des sociétés. C'est à vous qu'appartient l'espérance. Puisse votre vie être moins agitée que celle de vos pères. Puisse-t-il être un siècle réparateur, celui qui s'ouvre pour vous. Puissiez-vous au sein de la paix, de l'ordre, du bonheur social, raconter un jour à ceux qui naîtront de vous, ces bouleversemens, ces événemens désastreux dont votre enfance a été témoin, et avoir peine à les en persuader.

Et vous, contrées malheureuses, théâtre de la guerre et de la désolation, vous aurez aussi part

à nos vœux! *Que l'Éternel vous bénisse.* Qu'il jette sur vous un regard de compassion; qu'il verse un baume sur vos blessures; qu'il fasse entendre une voix de consolation à tant de cœurs déchirés, à tant de mères éplorées, à tant d'épouses inconsolables, à tant de familles qui mènent deuil; qu'il ordonne à l'ange exterminateur de remettre l'épée dans le fourreau; qu'il permette à vos champs dévastés de se couvrir encore de riches moissons, et au laboureur de recueillir en paix les fruits de la terre.

Mais, que fais-je, Chrétiens! je me laisse aller aux mouvemens de la nature, en répétant des expressions consacrées par la piété; je forme des vœux de chair et de sang: je souhaite la paix, la prospérité, lorsque je ne dois souhaiter qu'une chose, *la bénédiction de l'Éternel, la bénédiction de l'Éternel!*

Eh! savons-nous en effet ce qui nous convient à nous-mêmes? Mortels aveugles! Savons-nous ce que nous devons souhaiter pour le bonheur du genre humain? Toi seul, grand Dieu, toi seul, tu sais si ton œuvre est achevée. Tu sais s'il est temps de retirer le fer de la blessure. Tu sais si l'Europe est assez instruite par la voix terrible de tes fléaux. Tu sais si l'épreuve, une longue épreuve n'est point nécessaire à ton Église pour la purifier de ses souillures, pour la retirer de sa langueur.

Hé bien, nous nous abandonnons à ta sagesse, à ton amour, à tes miséricordes; nous ne te demandons qu'une chose, *ta bénédiction, ta bénédiction* plus nécessaire à l'homme que l'air qu'il respire, *ta bénédiction* qui change les maux en biens, et sans laquelle toutes ces choses que nous appelons biens ne sont que des maux déguisés! Qu'elle repose sur cette terre désolée, et plus particulièrement sur ceux qui invoquent le nom de ton Fils, qui dans ce jour élèvent vers le ciel un concert de vœux et de prières. Qu'elle repose sur nos familles! Que nous puissions en quittant ce monde la laisser pour héritage à nos enfans. *Ta bénédiction*, Seigneur, en tout temps, en tout lieu, pour la vie, pour la mort, et nous n'aurons plus rien à désirer! Si tu fais luire sur cet univers des jours plus sereins; si tu donnes la paix aux nations; si tu rends à notre patrie son lustre; si tu ramènes la prospérité dans nos murs, *ta bénédiction* embellira pour nous ces bienfaits. Si tu nous les refuses; si tu prolonges le cours de l'épreuve, *ta bénédiction* nous donnera d'en recueillir le fruit; elle nous donnera la douceur de la soumission; elle nous en préparera la récompense. C'est ce que nous te demandons, o notre Dieu, pour l'amour et par les mérites infinis de notre adorable Sauveur! Ainsi soit-il.
